

# Lausanne, le 18 novembre 1882

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 46

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187208>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50  
          six mois . . . 2 fr. 50  
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin  
MONNET, rue Pépinière, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en  
s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —  
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES :**  
La ligne ou son espace, 15 c.  
—  
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 18 novembre 1882.

La Commune de Paris s'épuisait dans un suprême et dernier effort, et l'on s'attendait d'un instant à l'autre, à l'entrée des Versaillais.

Près des soldats postés derrière une barricade, s'agitait une foule anxieuse, affolée, au sein de laquelle un homme et une femme se communiquaient leurs impressions du moment.

— Tout est fini, disait le premier, dans quelques heures Paris sera envahi, et Dieu sait ce qui arrivera!... En tous cas, il n'y a plus rien à gagner ici de longtemps. Je suis célibataire, je ne laisse personne, et je crois que je vais fuir loin de ce Paris, qui me pèse comme un cauchemar.

— J'ai bien envie d'en faire autant et de vous suivre, dit la voisine; je suis libre et célibataire comme vous.

— Eh bien, partons ensemble; demain, ce sera peut-être trop tard.

Ces deux personnes, qui se voyaient pour la première fois, mais dont les caractères paraissaient parfaitement se convenir, sortirent de la ville par un endroit isolé et ne s'arrêtèrent qu'à deux lieues de là, dans une petite auberge de village, où ils se restaurèrent tant bien que mal.

— Ce n'est pas tout, fit l'ouvrier parisien, je n'ai que mes bras : où dirigerons-nous nos pas et qu'allons-nous faire?...

— Quel est votre état?

— Mécanicien.

— C'est déjà quelque chose, répliqua d'un air rassuré celle qui l'accompagnait; moi, j'ai là sous mon corsage mes petites économies, quelque chose comme... trente mille francs.

— Trente mille francs !!... mais avec du courage et du travail, c'est une fortune !!... Vous avez eu de la chance de pouvoir réaliser de telles économies; je n'ai pas été aussi heureux : j'ai vécu, voilà tout!

— Ah ! ben, faut savoir faire, mon cher monsieur. Ecoutez un peu mon histoire : Je suis née à la campagne, mais les travaux des champs ne m'ont jamais beaucoup souri. Mon idée fut toujours d'aller à Paris. Je me mis donc en route avec une malle fort légère et une bourse peu garnie. Arrivée dans la grande ville, je ne tardai pas à apprendre, par l'entremise d'une parente, qu'une fabrique de portemonnaie demandait des ouvrières. Jen'y connaissais rien; c'est égal, me dis-je, je ne suis pas plus sottre qu'une autre. Et me voilà bientôt cousant des doublures, assemblant des coupons de cuir, polissant des fermoirs.

Au bout de deux ans, je fis des réflexions. Un

beau dimanche, je rassemblai six de mes camarades et je leur dis : « Mes enfants, nous travaillons dès le matin jusqu'au soir pour un modeste salaire, tandis que vous voyez le patron réaliser de gros bénéfices; ça ne peut plus aller. Pourquoi ne nous associerions-nous pas pour devenir nous-mêmes patronnes?... Et toutes d'applaudir. Un atelier fut installé avec nos petites économies, et marchait à merveille, lorsque vint un jour où je me tins ce langage : « Tu es certainement la plus habile entre toutes; et c'est toi qui leur a donné l'idée de l'association, dont aujourd'hui tu peux fort bien te passer. Vole de tes propres ailes ! »

L'année suivante, j'avais un atelier à moi; et sans la guerre, monsieur, j'aurais doublé le magot.

L'exemple de cette femme, s'élevant graduellement de l'infime condition d'apprentie et d'ouvrière, à celle de patronne et de propriétaire d'atelier, exemple qu'on pourrait rapprocher de milliers d'autres, n'est-il pas un puissant argument à opposer aux doctrines si hautement proclamées aujourd'hui par les anarchistes ? Le vrai socialisme ne consiste-t-il pas dans le travail stimulé par l'espoir soutenu de réaliser un jour un petit avoir et de s'émanciper par la possession d'une honnête aisance ?

— Et maintenant, de quel côté dirigeons-nous notre navire ? reprit l'ouvrier parisien.

— Eh bien, répondit sa compagne, la Suisse est un pays libre, prospère, un bon petit pays, à ce qu'on assure, qu'en penseriez-vous?...

— Allons en Suisse.

Et d'étape en étape, nos deux voyageurs devenaient de plus en plus gais, plus résolus; ils goûtaient une vraie joie de se sentir loin de ce Paris où les femmes et les enfants tombaient sous la mitraille, où les monuments croulaient incendiés, où la guerre avait tant répandu de sang, où la faim avait fait tant de victimes.

L'aspect calme des provinces qu'ils traversaient, la vie paisible des villages, accentuaient à chaque pas le contraste avec la scène écœurante qu'ils venaient de quitter. Après avoir passé quelques heures dans les vallées sombres du Jura aux pentes couronnées de hautes futaies, ils virent apparaître avec une douce émotion, la nappe bleue du Léman dont ils avaient si souvent entendu parler. Aussi, pour ne point s'éloigner de ses bords riants, ils suivirent la route d'Italie, prenant ça et là des renseignements, en vue de fonder une industrie qu'ils savaient ne pas encore exister dans notre pays. L'entrée de la vallée du Rhône et ses belles forêts

de hêtre fixèrent leur attention. « Les bois sont abondants ici, dirent-ils, et doivent s'acheter à des prix avantageux » Ils s'arrêtèrent alors dans une des riches localités du district d'Aigle, décidés à y planter leur tente. Ce qu'il leur fallait, c'était une usine, une force motrice. L'occasion se présenta dans des conditions excellentes pour eux. Un vieux moulin leur fut cédé à bas prix ; ils le transformèrent complètement, et aujourd'hui, il fait retentir les alentours du bruit incessant de ses machines et de ses nombreux ouvriers. Cette fabrique, seule en Suisse dans son genre, prospère chaque jour davantage, et c'est par wagons que ses produits s'ex-pédient à l'étranger.

L. M.

### La machine humaine.

#### La circulation. — Les capillaires.

Chacun sait que sous l'épiderme de notre peau, dans cette peau, dans tous nos organes, il existe un réseau merveilleux de petits vaisseaux nommés *capillaires*, servant de trait d'union entre les veines et les artères.

Si je pique avec une fine aiguille un point quelconque de ma peau, je vois apparaître une goutte de sang ; la pointe de mon aiguille a déchiré peut-être 100 ou 200 de ces capillaires. Rien n'est beau à voir comme les capillaires d'une membrane fine, telle que celle qui, sous le nom de péritoine, enveloppe les intestins et les recouvre comme d'un tablier. Cette membrane est transparente, et quand on la place sous un microscope, de manière à l'agrandir 6 ou 700 fois, les vaisseaux capillaires, invisibles à l'œil nu à cause de leur ténuité extrême, apparaissent et, dans leur intérieur, on voit circuler, — spectacle unique au monde, — les *globules du sang*. On les voit ainsi passer, ces petits globules, qui ont à peine un millième de millimètre, les uns à la file des autres, se heurtant, se bousculant, se redressant parfois le long de la paroi de leurs microscopiques canaux, s'y arrêtant un moment, reprenant leur course, etc... On reste des heures entières à contempler ce tableau vivant si agité des infiniments petits.

Il vient un moment dans la vie, chez les hommes surtout, où, sur la surface du nez, on voit apparaître de toutes petites veines rouges qui s'entrelacent et donnent à cet organe un aspect rosé particulier ; ce sont les capillaires qui se sont développés et ont fini par acquérir le volume des veines les plus ténues.

Dans les parois de ces vaisseaux si admirablement fins, il y a néanmoins des fibres musculaires reliées par des filets nerveux au système nerveux central. Par leur contraction ou leur dilatation, ces fibres peuvent amener l'interruption ou le passage plus facile du sang dans l'intérieur des capillaires. Il en résulte que nos impressions morales peuvent se traduire et se traduisent tous les jours à nos yeux, par des phénomènes se passant dans les capillaires.

Supposons que dans le cours d'une conversation, vous disiez à votre interlocuteur quelque chose d'extrêmement désagréable : Aussitôt vous le voyez pâlir ; cela dure un instant, et réagissant aussitôt, il vous répond avec colère, et vous le voyez rougir. Ce double phénomène tient à une double impression du système nerveux central. Sous le coup du reproche, de l'injure ou de l'insulte, il y a une impression soudaine de concentration dans le cerveau, qui se répand avec la rapidité d'un courant électrique dans les filets nerveux, lesquels font contracter les fibres musculaires des capillaires ; par suite, le sang ne circule plus dans ceux-ci, il n'y a plus de sang sous la peau, qui devient blanche.

Mais à ce reproche, à cette insulte, notre cerveau a répondu — à moins d'être un capon — par une excita-

tion ; dès lors l'excitation se transmet aux filets nerveux des capillaires, les fibres musculaires s'excitent, le capillaire se dilate, le sang y afflue et la peau devient écarlate. C'est ce qui explique pourquoi l'on dit avec une égale vérité d'un individu : « Il est pâle de colère », « il est rouge de colère, » tandis qu'on dira toujours : « Il est pâle, blanc de peur. »

L'hiver, chez les jeunes gens, il se produit souvent la petite maladie dite : « les *engelures* » ; cette désagréable affection temporaire des doigts reconnaît pour cause le gonflement et l'irritation des vaisseaux capillaires.

On peut encore se rendre compte de ce que sont les capillaires, lorsque, la main ouverte et les doigts serrés les uns contre les autres, on l'interpose entre la flamme d'une bougie et les yeux. Les doigts nous apparaissent roses sur leurs bords, transparents et comme éclairés intérieurement par une lumière invisible. Ce phénomène est le résultat de l'illumination du sang circulant dans les capillaires des doigts. — Si l'on venait à regarder ainsi les doigts de la main d'un cadavre, on n'y verrait absolument rien de semblable, le sang étant figé et devenu noir.

Tel est donc le système capillaire, si beau, si admirable, si universellement répandu dans notre corps et grâce auquel on peut dire que nous sommes comme baignés dans le sang.

Dr ERTÉ.

### M. de Lesseps en villégiature.

Nos lecteurs ne seront pas fâchés que nous leur présentions l'éminent ingénieur français en villégiature à La Chesnaie, retraite où il se complait quand il veut se reposer des fatigues des affaires. Nous prendrons pour guide un correspondant du *Courrier de l'Europe*, M<sup>r</sup> M. Alberty, auquel nous laissons la parole :

« Après cinq heures de chemin de fer, on arrive au village de Vaton. En haut de la côte, on s'arrête chez le loueur de voitures Breton, qui vous salue comme un ami, si vous le priez de vous conduire à La Chesnaie.

— Vous avez de la chance, me dit-il, M. de Lesseps est chez lui ce matin ; mais demain il sera parti pour la chasse. Toute la sainte journée, il chasse avec ses fils à Valençay. Monsieur connaît la famille ; il y a beaucoup d'enfants ; eh bien, petits et grands, montés sur des poneys ou des chevaux selon leur taille, suivent la chasse depuis 6 heures du matin à 6 heures du soir, en sautant fossés, haies et murailles, comme des enragés.

Le père a soixante-dix-sept ans, et son plus jeune fils trois ans et demi. Jamais on n'a vu cela. Si les enfants sont étonnants, leur père l'est encore davantage. C'est un homme qui ne craint rien. Il lui arrive des accidents de voiture, des chutes de cheval à tout instant ; cela ne l'empêche pas de se relever en riant. On n'en fait plus comme lui, allez, monsieur. En voilà un qui a fait du bien au pays, et puis qui n'est pas fier avec cela. Il y a quarante ans qu'il est ici, il nous a tous vus naître. Nous sommes ses enfants, et la moindre chose qui nous arrive l'intéresse.

Il vient à nos mariages et à nos enterrements comme s'il faisait partie de la famille. Dernièrement il a donné une fête champêtre ; nous y étions tous invités. Les dames du château ont ouvert le bal avec les domestiques de la ferme, pendant que M. de Lesseps faisait danser nos jeunes filles comme s'il n'avait jamais fait que cela. Et Mme de Lesseps, si vous la voyiez, ces jours-là ! Elle est